

RTP 557p

Marie HUOT

LE



MAL DE VIVRE



ÉDITION DE
GÉNÉRATION CONSCIENTE

27, rue de la Duée, 27

Paris xx^e

557p

RTP

Bibliothèque Maison de l'Orient



129996

AUX LECTEURS

L'étude de la question de procréation, si importante au triple point de vue individuel, familial et social, s'impose à ceux qui veulent le bonheur humain.

Rarement une doctrine a été aussi décriée et, par conséquent, plus méconnue que celle de la prudence procréatrice. Peu l'ont étudiée, tous en parlent, ne la connaissant que par les diffamations des pudibonds et des réactionnaires.

A tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité, à tous ceux qui veulent **savoir** pour **agir**, nous disons :

Lisez et faites lire, abonnez-vous

et procurez des abonnés à

GÉNÉRATION CONSCIENTE

Organe populaire

propageant la limitation volontaire des naissances

Paraissant le 1^{er} de chaque mois

Principaux collaborateurs : Sébastien FAURE, D^r MESLIER, Albert WILM, Manuel DEVALDÈS, Charles MALATO, LIARD-COURTOIS, D^r MASCAUX, LÉVY-OUZMAN, Georges YVETOT, Eugène LERICOLAIS, D^r KEOTZ-FORELT, Franck SUTOR, etc.

Abonnements :

France 1 fr. 50 ; Union postale, 1 fr. 80

ADMINISTRATION :

27, rue de la Duée, PARIS-XX^e

Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur demande

RTP 557p

Marie HUOT

LE
MAL DE VIVRE



Prix : **10** centimes.



52

ÉDITION DE
GÉNÉRATION CONSCIENTE
27, rue de la Duée, 27
Paris xx^e

LE

MAL DE VIVRE

ON nous a accusés souvent d'être des révolutionnaires, parce que nous réclamons pour les animaux une part dans les droits sociaux; des anarchistes, parce que nous n'admettons pas que l'intelligence s'arroge envers nos frères moins doués une omnipotence tyrannique, et des perturbateurs, parce que nous voulons modifier cet ordre aussi naturel qu'impitoyable qui livre sans merci les faibles aux caprices des forts.

Eh bien, nous sommes ceci et cela et mieux encore : nous sommes surtout des nihilistes.

Non pas de ces sectaires timides, qui s'en tiennent aux questions religieuses ou politiques et s'arrêtent à mi-chemin de la doctrine, terrifiés à l'idée du néant, mais des révoltés disant à la vie : tu n'iras pas plus loin !

Nous qui professons le mépris de la race humaine, telle que les civilisations antiques et modernes l'ont formée, qui dédaignons les tartuferies philanthropiques et qui gardons intacte, dans ce monde aveuli, l'orgueilleuse misanthropie des réprouvés, nous venons vous apporter une formule radicale contre le malheur, — le bonheur n'étant qu'un mythe ici-bas.

Le bonheur n'existe, en effet, pour personne, parce qu'il n'est pas dans l'immanence de la nature ; mais le malheur est la loi commune ; c'est l'éternel fatum qui pèse sur tous les êtres, et devant lequel il faut ou se soumettre ou se démettre :

Mais le stupide amour de la vie est si fort, que l'immense majorité se soumet et se résigne à souffrir.

Encore si l'homme n'acceptait que personnellement ce fardeau, on pourrait lui pardonner ; mais, passif jusqu'au bout, il obéit en lâche à son ennemi : l'instinct, et perpétue l'héritage maudit en donnant la vie à des êtres qui ne demandent pas à naître.

Inconsciemment, le plus souvent, il commet cet homicide par imprudence, et se trouve ordinairement assez puni par les conséquences désastreuses de ce moment d'oubli.

Mais lorsqu'il prémédite ce crime, aucun châtement n'est assez dur pour le lui faire expier

Quel que soit le sentiment auquel obéissent ceux qui procréent, du moment qu'ils agissent en connaissance de cause, n'ignorant pas qu'ils forment un organisme pour la douleur, une âme pour les déceptions, un être néfaste, à la fois victime et bourreau, ils sont des malfaiteurs, et l'enfant a le droit de considérer son père et sa mère comme de simples meurtriers.

Oui, meurtriers !... Car qui donne la vie donne la mort.

Cette perspective devrait suffire à commander l'abstention.

Mais alors ?... C'est la fin du monde !...

Evidemment, c'est la fin du monde à une échéance plus ou moins brève... et, pour ma part, je n'y vois aucun inconvénient. Il ne me déplaît même pas d'entrevoir, dans les brouillards de l'éternité, la terre, enfin purgée de ses microbes humains, livrée aux flores et aux faunes sauvages, en attendant le jour béni où, dépouillée de ce dernier grouillement de vie,

Ce vieux globe rasé, sans barbe ni cheveux,
Comme un gros potiron, roulera dans les cieux.

D'ailleurs, tout indique dans l'univers que la nature tend vers cette solution — qu'il est sage de hâter dans l'intérêt général.

A l'appui de ce que j'avance, prenons la planète à sa naissance : c'est une nébuleuse énorme, douée d'une formidable puissance expansive, un véritable obus explosif ; puis une rutilante sphère ; puis un marécage où la vie bouillonne dans le grondement des mâchoires et des ventres, où les bêtes apocalyptiques et voraces de l'éocène engendrent et dévorent sans relâche, dans des ruts et des gueuletons insatiables. Enfin, le bourbillon s'assèche, et, sur sa croûte lépreuse où

rampent les sauriens, l'homme apparait, résumant en un type unique tous les monstres primitifs, apportant, avec les appétits ataviques des hybrides ancestraux, l'éclair dérobé au feu infernal ou céleste et qui doit le consumer plus tard, lui, sa race et tout ce qu'il touche.

De la caverne où sa faim se repaissait des restes dédaignés de l'ours et du grand spelea, il s'élançait dans la plaine le jour où, dégoûtés de sa bassesse charpardeuse, les fauves l'abandonnent.

Avide de chair, mais poltron et fourbe, c'est dans les pièges qu'il attire sa proie ; c'est avec des engins qu'il la tue, n'osant risquer le corps à corps, l'attaque hardie et brave de l'animal affamé.

Et, comme si la nature l'avait prédestiné à tous les sales rôles, dès qu'il s'aperçut que les femelles capturées attireraient les mâles, ce vil trappeur devint entre-metteur, et le patriarche immola fièrement sur les cromlechs les étalons domptés et les petits domestiqués dans ses huttes aux perfides douceurs.

Voilà l'homme ; voilà cet animal sublime vivant déjà à ses débuts de l'accouplement des sexes et des gésines que cela lui rapporte... et l'on crie racca aux Alphonses !

Mais c'est dans le sang !

Un vieux penchant humain mène à la turpitude, a dit Hugo, ce voyant des âges ténébreux.

Il n'y a qu'une chose qui m'étonne, c'est que les petits des humains, qui naissent parfois coiffés, ne le soient pas tous d'une casquette à trois ponts.

A ce métier, l'humanité nagea dans l'abondance et prospéra. Elle prospéra tant et si bien, qu'à force de croître et de multiplier, il arriva que, faute de nourriture suffisante, les maigres mangèrent les gras et qu'on s'entre-tua dans les familles, devenues tribus au bout de deux ou trois générations, absolument comme nous le voyons de nos jours entre les peuples.

Cette conquête du pain à main armée, c'est une loi inéluctable, dès qu'un troisième larron vient s'asseoir au banquet où il n'y a part que pour deux.

Partager serait généreux, mais absurde, attendu que l'anémie serait au bout d'une charité aussi inutile que mal ordonnée, tout le monde crevant de faim à

une table ou personne ne peut se rassasier. De sorte qu'au lieu d'un cadavre, bientôt vous en auriez trois, et votre générosité eût été pire au total que l'égoïsme le plus féroce.

L'élimination s'impose donc, et quand l'homme imprévoyant ne veille pas au grain, la nature, elle, se charge de la besogne : la famine, les pestes, les guerres sont les moyens qu'elle emploie pour déblayer le terrain. De temps en temps pour varier les plaisirs, elle y ajoute un petit et même un grand cataclysme, et tout rentre dans l'ordre... jusqu'à ce que ça recommence.

Qu'il s'agisse des hommes ou des bêtes, c'est toujours la même histoire : dès qu'il y a encombrement, il y a misère.

Cette vérité d'une rigueur toute mathématique est malheureusement au nombre de celles que personne ne veut entendre, parce que nul ne se sent le courage d'accepter la morale qui en découle. On fait comme l'autruche, on se cache les yeux pour ne pas voir, et les plus philosophes répondent : après moi le déluge.

Aussi, quand l'économiste Malthus la formula dans son fameux *moral restraint*, recommandant la réserve aux parents pauvres et leur conseillant de ne faire d'enfants qu'autant qu'ils en pourraient nourrir, ce fut un immense cri de réprobation.

D'honnêtes paillards, de vertueux cafards et d'inflexibles imbéciles, qui voient à chaque instant des peuples crever de famine en Orient comme en Occident, s'indignent encore aujourd'hui contre ce loyal esprit, infiniment plus pur que puritain, et décrètent ce sage précepte d'immoralité.

Tandis que les révolutionnaires protestent au nom de l'humanité, de la liberté et autres fraternités, il est plaisant de constater que les conservateurs répudient Malthus pour des raisons tout opposées et sont là-dessus d'une touchante unanimité.

Que l'église protestante ou catholique jette l'anathème à ce clergyman compromettant, — car Malthus était pasteur, — ça se conçoit. Le Seigneur ayant dit : Croissez et multipliez, la doctrine malthusienne va diamétralement à l'encontre de l'ordre divin en dé-

tournant les fidèles d'un devoir qu'ils sont enclins à remplir avec trop de dévotion.

Outre que la diminution du troupeau entraînerait la réduction du casuel, la foi se trouverait singulièrement atteinte du seul fait des réflexions suggérées par la perversité de ce Créateur incitant ses créatures à procréer pour le plaisir de les voir s'entre-dévorer.

En s'apercevant des calamités dont le Père Éternel récompense la fécondité des époux, le père de famille ne tarderait pas à conclure que ce Dieu-là n'est qu'un sinistre farceur, un abominable fumiste et un monstrueux scélérat.

Que les bourgeois rompent avec ce conservateur maladroit, — car Malthus était constitutionnel, — ça se comprend également.

Bien que pratiquant ses théories sous le rideau de l'alcôve, les dirigeants hypocrites, mais avisés, n'ont garde d'enseigner cette prévoyante conduite au prolétaire qui fournit sans compter des serfs à la glèbe et des ilotes au capital.

Ces carthaginois précomptent à merveille que la stérilité de ce peuple amènerait vite la hausse des salaires, retrancherait le luxe, nivellerait les rangs et forcerait bientôt les capitalistes à vivre en artisans et non plus en parasites. Aussi, dès qu'ils voient s'abaisser la natalité, ils emploient le stratagème qu'ordonnait Hamilcar pour remplir l'ergastule et que Flaubert raconte dans *Salammô* : ils suppriment barrières et pudeurs. Par des spectacles provoquants et des flonflons tantôt grivois et tantôt patriotiques, ils excitent à chaque carrefour ces esclaves à fornicuer.

Oh ! elle est facile à mâter cette canaille misérable et chauvine qu'on saoule avec du tord-boyaux et qu'on électrise avec les hymnes de café-concert et les danses pyrrhiques des music-halls.

Mais ce qui donne une piètre idée de l'intelligence des révolutionnaires, c'est de les voir conspuer cet insurgé, sans le savoir, dont le système terrasse une puissance autrement formidable que les tyrans de ce monde : la Fatalité ! C'est de les voir, utopistes de la force du nombre, donner tête baissée dans le panneau tendu par tous les despotismes.

Le nombre, savez-vous ce que c'est et ce que ce sera toujours, même dans vos Icaries, où le vol, le



meurtre et l'amour ne connaîtront pas plus de loi que dans *la Carmen* de Bizet ?...

Mais c'est l'obstacle à toute autonomie ; c'est l'instrument de toute domination, cette multitude où grognent les appétits, où les volontés sont inermes.

Cette force-là, c'est le pavois de tous les conquérants qu'elle suit d'instinct et qui lui ouvre la soupape de sûreté : la guerre !... La guerre où le trop plein des nations s'écrase et s'engloutit.

« Bah ! une nuit de Paris réparera cela », disait Napoléon sur le champ de bataille.

Et il comptait, comme vous, sur les gestations plébéiennes ; sur les pères Duchêne et les mères Gigogne du faubourg ; sur vos mariages et vos accouplements de brutes ; sur vos collages et vos ventrées, ô partisans de l'amour libre, qui le pratiquez, les soirs de ribotte, à grands coups de poings sur la femelle !

Bêtes de somme, bêtes de boucherie, bêtes de luxe et de luxure, croissez et multipliez !... Videz vos reins, pondrez des gosses qui se mangeront le nez comme vous et, comme vous, « se vidangeront l'âme par le bas-ventre ! »

Ecoutez Huysmans, avec lequel on ne saurait trop souffleter ces stupides pourvoyeurs de cimetières : Des Esseintes, le névropathe héros de « *A Rebours*, » observe un groupe d'enfants sous ses fenêtres. C'est la vie vue par le petit bout de la lorgnette :

« Les marmots se battaient maintenant ; ils s'arrachaient des lambeaux de pain qu'ils s'enfonçaient dans les joues en se suçant les doigts. Des coups de pieds et des coups de poings pleuvaient, et les plus faibles, foulés par terre, ruaient et pleuraient, le derrière raboté par les caillasses... »

« Devant l'acharnement de ces méchants mômes, il songea à l'abominable lutte pour l'existence, et, bien que ces enfants fussent ignobles, il ne put s'empêcher de s'intéresser à leur sort et de penser que mieux eût valu pour eux que leur mère n'eût point mis bas. »

« En effet, c'était de la gourme, des coliques et des fièvres, des rougeoles et des gifles dès le premier âge ; des coups de bottes et des travaux abêtissants vers les treize ans ; des duperies de femmes et des

« cocuages dès l'âge d'homme ; c'était aussi, vers le
« déclin, des infirmités et des agonies dans un dépôt
« de mendicité ou dans un hospice...

« Ah ! si jamais, au nom de la pitié, l'inutile pro-
« création devait être abolie, c'était maintenant ! »

« L'homme est un loup pour l'homme », dit un
axiome latin et toutes les berquinades de la sociale ne
changeront rien à cet antagonisme.

On aura beau fonder des Arcadies au Paraguay ou
ailleurs, édifier des phalanstères cabétiens dans des
archipels utopiques et pousser jusqu'aux dernières
limites de la terre habitable l'affluence des postérités,
si l'on ne contient pas cette germination croissante de
l'humanité, ces colonies édéniques deviendront à
nouveau un enfer où refleuriront tous les maux qui
déciment la société actuelle.

Proudhon, que Malthus embarrassait fort, et qui le
combattait avec une arithmétique de père Loriguet, a
essayé de démontrer que la production marchait de
pair avec l'accroissement de la population.

Malheureusement, ses calculs séduisants pèchent
par la base, la terre, fonds de la production, n'étant
pas une balle de caoutchouc et ne se prêtant pas aux
théorèmes élastiques de ce sophiste.

Néanmoins nos démagogues jonglent encore avec
les équations fallacieuses de cet équilibriste, jugeant
plus politique de flagorner la bestialité populaire que
de la flageller.

A côté de ces exaltés, il faut placer ces idiots qui
gémissent sur la dépopulation de la France : comparée
à l'agglomération allemande ou anglaise, rien n'est
plus vrai ; mais comparée au mouvement antérieur
de la population, rien n'est plus faux. Jadis, c'était la
mortalité qui dépassait la natalité, par suite des
guerres et autres fléaux qui s'abattaient non seulement
sur la France, mais sur le monde entier. Aujourd'hui,
bien que la natalité soit moindre qu'autrefois, la mor-
talité ayant diminué, il y a augmentation de la
population.

Les statistiques et les recensements établissent, en
effet, que chez nous le chiffre des naissances est supé-
rieur à celui des décès : d'où surcharge de bras à
employer et de bouches à nourrir, sans compter les
inconvenients de l'entassement urbain.

Pour peu que cette prolifération continue en Europe, gare aux catastrophes et à la débâcle finale : ou le typhus ou l'extermination, voilà l'alternative. Choisissez !

C'est dans nos villes, c'est dans les grands centres industriels surtout qu'on devrait invoquer Malthus. C'est dans les puits de Montceau-les-Mines, c'est dans les caves de Lille qu'on devrait propager sa morale et son cathéchisme, si l'on n'était pas des rapaces et des cupides.

Là, n'ayant pas de lit, la mère malheureuse
Met ses petits enfants dans un trou qu'elle creuse,
Tremblants comme l'oiseau ;
Hélas ! ces innocents au regard de colombe
Trouvent en arrivant sur la terre une tombe
En place d'un berceau ! »

Ah ! je l'ai dit ailleurs et je le répète ici : plutôt que de voir se perpétuer ces crimes, ces tortures et ces agonies, étouffons les genèses et sauvons les races du guet-apens de la conception !...

Malthus ne préconise pas autre chose. Quant à l'avortement, c'est un pis aller que je conseillerais d'autant moins, que c'est un fait qualifié crime, — pour le moment, — et que son apologie constitue un délit menant tout droit en Cour d'assises.

Puni plus sévèrement que l'infanticide et que le supplice des enfants martyrs, il est infiniment probable que cette même justice pharisaïque n'épargnerait pas les mois de prison à l'imprudent apôtre de cet acte... de contrition. Et puis, il y a parfois des risques pathologiques au bilan des patientes, — ce qui suffit à le déconsidérer.

Je me contenterai donc de citer encore ces réflexions que Huysmans met, d'ailleurs, à la charge de son des Esseintes :

« En somme, pour la société, était réputé crime,
« l'acte qui consistait à tuer un être doué de vie ; et
« cependant, en expulsant un fœtus, on détruisait un
« animal moins formé, moins vivant et à coup sûr
« moins intelligent et plus laid qu'un chien ou qu'un
« chat, qu'on peut se permettre impunément d'étran-
« gler dès sa naissance. »

Mais ce sont-là des opinions subversives qu'un

excentrique, seul, peut se permettre d'exprimer entre quatre murs.

Il y a quelques années, les tribunaux d'outre-Manche traduisaient pour ce fait une femme célèbre là-bas, aussi chaste et aussi noble qu'était notre grande citoyenne Louise Michel, — Annie Besant, l'intrépide socialiste anglaise.

Et savez-vous de quoi on l'accusait ? — d'attentat à la morale !... parce qu'elle avait prêché, archange révolté, l'abstention génésique à tous ces damnés des enfers miniers que le grisou asphyxie et dévore !

« Osez me condamner ! » cria-t-elle à ses juges tremblants sous leurs perruques devant cette apôtre et cette chaste.

N'osant pas mentir à leur conscience d'hommes, ces magistrats cauteleux mitigèrent la loi qui édictait les travaux publics et Annie Besant fut condamnée à une amende considérable.

Bien que la justice soit tout aussi à craindre en France qu'en Angleterre, nous sommes moins solennels, et je courrais bravement au-devant d'un martyr promettant des épisodes assez gais.

Et pourtant, ça ne serait vraiment pas de chance, — Malthus n'étant qu'un pis-aller au point de vue de mon idéal.

Il y a mieux : il y a les Skoptzis, qui se rapprochent du but suprême : l'anéantissement.

Aux yeux de ces sectaires, l'homme personnifie le mal, c'est pourquoi il doit disparaître.

Toutefois, ils ne l'exterminent pas. Ces manichéens ont recours à un moyen moins rapide, mais tout aussi radical ; ils procèdent à l'extinction de cet animal nuisible par une opération qui a rendu célèbre Brown-Séguard, et retranchent aux deux sexes les organes diaboliques où couvent la race et le satanisme. Ainsi réduit à l'impuissance, le néophyte s'abîme dans la contemplation et médite le *Dies iræ*, dans un rituel portant à chaque page : « la reproduction est interdite ».

Si le badinage est au bout de ma plume, il n'est pas dans mon cœur. Au fond, j'admire... oui, j'admire ce fanatisme héroïque, mutilant, comme Origène, cette chair lascive, génératrice des vices et des hontes.

Ça repose des religions sans foi, des philosophies sans idéal, et des simonies de toutes sortes.

Et je salue ces ascètes épris des nirvanas stériles ; ces adorateurs rigides sans temple et sans idole, que les Tzars persécutent et supplicient dans les casemates sibériennes... Mais je ne compatiss point au sort de ces illuminés oublieux des frères inférieurs qui subissent, comme l'homme, la noire malédiction.

A ceux-là seuls ma pitié ! N'est-ce pas sur ces innocents que l'occulte fatum pèse du poids le plus lourd ? L'homme, du moins, se suffit dans la lutte ; il n'a pas besoin de champion pour le défendre de l'ennemi : il est sa propre Providence.

Quand je regarde l'animal, l'homme m'indiffère. Etant le plus fort, il est le moins intéressant. Bref, il ne stimule pas mon courage.

Et puis, combattre pour l'homme, ça manque d'abnégation : l'égoïsme et la vanité y trouvant bénéfice, ça me dégoûte.

Combattre pour l'animal, à la bonne heure ! la tâche est plus ingrate, le ridicule l'a sanctifiée ; — et comme il y faut apporter plus de désintéressement, d'amour et de haine, ça me va !

Oui, ça me va de vous dire à tous que vous méritez les affres et les souffrances. Est-ce que vous les épargnez aux autres créatures ?

De vous dire, partisans des revendications populaires, qui déclamez contre les oppresseurs, que votre indignation m'amuse.

N'admettez-vous pas l'esclavage à l'étage au-dessous ? Et traitez-vous mieux qu'on ne vous traite vos frères asservis ?

Dites, braves gens qui fouaillez vos chiens, assommez vos chats et frappez à tour de bras la rosse élique trébuchant sous la charge, de quoi vous plaignez-vous quand on vous accable et qu'on vous canarde ? Ceux-là aussi sont des déshérités, des exploités et des martyrs du travail !

Ah ! ils sont propres vos principes humanitaires, tas de blagueurs, renégats qui libérez vos fureurs despotiques sur la bête et distribuez lâchement l'iniquité, sans crainte des représailles !...

« Selon le droit primitif de la nature, nul n'a de droit particulier sur quoi que ce soit. »

Qui dit cela? Bossuet, et après lui tous les anarchistes.

Prêchez d'exemple, au moins.

Allez! tant que vous ne sentirez pas cette fraternité de la douleur dans tout ce qui souffre, tant que vous ne respecterez pas la vie dans tout ce qui respire, vous ne serez que des brutes! Et vous crèverez!... oui, vous crèverez comme les bêtes que vous maltraitez : sous le talon du plus fort...

Et ce sera justice!

Hélas! c'est sur les monts Aventins de ce Paris plein de Spartacus et de Gracques qu'on voit s'exercer les pires sévices sur l'animalité. De la Villette à Charonne, de Belleville à Montparnasse, les chevaux gravissent sur les montées un calvaire où leur Christ n'a pas encore passé.

On entend sous les coups de la botte ferrée
Sonner le ventre nu du pauvre être muet.

C'est dans ces quartiers populeux, parmi cette voyoucratie fertile en Jeantroux et en Lantier, où la marmaille pullule comme la vermine, à côté de Coupeau ivre et de Gervaise enceinte, — grosse du Ravachol de demain, — qu'on voit errer les chiennes pleines et les mères chattes trainant des nichées lamentables. Lâchés sur ces joujoux vivants, les gamins attrapent les petits, jouent à la balle avec, les laissent choir sur le pavé, où d'autres les écrabouillent dans la bousculade, égayés des reins cassés, des yeux éborgnés, jusqu'à ce que, las des contorsions et des cris de ces souffre-douleur, ils les jettent à l'égoût, tout pantelants et mal tués.

J'ai fait retirer une fois d'un caniveau, où ils miaulaient depuis la veille, cinq jeunes chats martyrisés de cette façon par des moutards de dix ans.

Des parents avaient chargé leurs enfants de cette jolie besogne. C'est comme ça qu'on forme la jeunesse!

C'était pourtant bien simple de guetter la chatte, de l'enfermer au moment de mettre bas et alors, par raison et par compatissance, de lui prendre, un à un, les nouveau-nés, à mesure qu'ils sortaient de ses flancs, dans la main, bien serrés par le cou, et de les plonger dans un seau d'eau, avec un lourd couvercle

par-dessus, afin qu'ils ne puissent surnager et meurent tout de suite, sans avoir vécu !

C'eut été s'épargner des embarras et rendre service à la mère et aux petits.

Il y a vingt ans que je supprime ainsi les animaux nés chez moi, et je me fais un devoir de ces exécutions, un devoir sacré que je voudrais voir accomplir par tout le monde !

Ah ! ce n'est pas sans avoir hésité et pleuré que j'en suis venue là ! Chaque fois l'esprit et la chair se sont livrés bataille... et le *sursum corda* partait dans un sanglot !

C'est parce qu'il y en a trop qu'on voit tant de ces abandonnés dans les terrains vagues ; la plupart si maigres et si galeux « qu'ils n'ont plus figure humaine », me disait une brave femme qui va leur glisser à manger, le soir, entre les planches disjointes des palissades.

C'est parce que vous élevez trop de chiens, — sans raison et sans besoin, par insouciance, caprice ou sensiblerie, — que les arrêtés canicides s'imposent tous les deux ans.

Il faut bien débarrasser les rues des milliers d'errants que vous jetez à la voirie. Alors, on tape dans le tas, et comme vos animaux n'ont pas plus de collier que d'adresse, on râle tout, ceux qui ont des maîtres et ceux qui n'en n'ont pas. Vous criez : on s'en moque ; on se fiche pas mal du désespoir de l'enfant qu'un nouveau jouet consolera demain.

La fourrière vous en a pris quinze mille cette année, quinze mille, pour lesquels la mort, au jour de leur naissance, eut été un bienfait. Ça ne vous corrigera pas. Dans deux ans, les maîtres, auxquels on a saisi leur chien, en auront élevé un autre qui subira le même sort que son prédécesseur. Et nul n'aura de remords.

C'est pas les chiens, — non, c'est les maîtres qui sont à tuer !...

D'ailleurs, les animaux ne sont pas à leur place dans les villes où ils sont gênants et gênés. Ils nous prennent l'air et l'espace, contractent nos maladies et nous donnent les leurs ; ils souffrent. Les condamner à vivre dans ces conditions pour l'unique plaisir

de jouir de leur société, c'est de l'égoïsme et de la barbarie. Un animal n'est pas un jouet.

Encore une fois, mieux vaut les tuer en naissant. La vie utérine étant purement végétative, il est certain que le nouveau-né n'a que des sensations fort obtuses et que la souffrance est aussi vague que la pensée dans ce bourgeon, dont on vient de couper la tige ombilicale.

Toute infériorité constitue des droits, toute supériorité des devoirs devant la suprême équité.

Puisque l'homme s'est arrogé la royauté, qu'il en remplisse les charges. Qu'il soit pour ces candides sujets non plus un tyran, mais une puissance glorieusement providentielle. Par compassion, par sollicitude pour tous, qu'il les protège et les défende contre cette prolifération débordante, cause principale de la misère des espèces et de la déchéance des individus.

Je dis déchéance, parce que telle est la loi biologique : la quantité altérant la qualité dans tous les règnes et dans toutes les races.

Comment osent-ils recommencer des berceaux, ceux qui viennent de fermer des tombes ?

Qui ne recule d'épouvante devant ce cercle cosmique, où l'amour et la mort font la navette avec des embryons et des cadavres, devant cette nature macabre, cette goule lubrique et gloutonne dégorgeant les générations les unes sur les autres, les broyant sous leur propre torrent et ravalant, chienne dévoratrice, ce vomissement de fœtus et de spectres ?

Et qui ne se sent l'envie formidable et vengeresse de sauter à la gorge du monstre, de lui boucher la gueule et les entrailles, et de renfoncer dans le repos du néant ce grand incube, ce Pan ténébreux !

Ah ! c'est parce que j'ai la religion de la vie, que j'en ai la terreur !

Certes, je n'ignore pas tout ce que ma vie écrase dans cet univers peuplé de souffles et d'ails, où chaque poitrine est un sépulcre mais j'épargne, du moins, tout ce que ma main peut préserver, tout ce que ma tendresse peut sauver. « La vie est bonne » répondent les papelards de l'optimisme. Oui, pour ceux qui pensent avec leur œsophage, pour les abbés.



de Jouarre ou de Thélème et autres ecclésiastiques du collège de France professant une philosophie congruement entrelardée avec beaucoup de truffes autour : deux drachmes d'Epicure, une once d'Averrhoès, un grain d'anacréontisme, le ventre libre, les pieds chauds, l'esprit douillettement replié sous la calotte de soie noire, et des lunettes en abat-jour, — voilà la recette.

Moi, je la trouve mauvaise !

La joie de vivre...

Hélas ! c'est toujours la douloureuse antithèse développée par Zola dans son livre superbe : C'est Chanteau s'empiffrant de foie gras et gueulant, grotesque, sous l'attaque de goutte ; c'est l'atroce cauchemar de mourir ; c'est Pauline sacrifiant sa part, nourrissant des gens qui la grugent et pansant des bêtes qui la lèchent. Car dans les romans de Zola, les bêtes sont aussi des personnes, — des personnes valant mieux que le monde.

Sous les plumes et sous les toisons, il sait bien, le maître génial, il sait bien qu'il y a des âmes ! des âmes où pleurent aussi des élégies et qui rêvent, — comme le cheval aveugle de *Germinal*, se souvenant au fond de la mine du soleil et des prés verts !

C'est parce qu'il en fut poigné de ce mystérieux amour des animaux, qui va s'exorbitant chaque jour de l'homme à eux infimes, qu'il a penché vers ces êtres son génie rédempteur. C'est en berçant l'agonie de son chien que le voile, pour lui, s'est déchiré !

Cette descente vers les humbles, savez-vous ce que c'est ? — C'est une ascension ! Cet élan qui vous pousse à les secourir, à les sauver et nous fait jeter en avant, à nous autres femmes, notre cœur et notre maternité ; savez-vous ce que c'est ? — C'est mon Dieu à moi !...

Pas le vieux juif Jéhovah ! — Non ! — C'est un Dieu caché sur qui pèse encore la matière, qui soulève la chair où il germe et qu'on voit à ce moment passer !...

